VANNES : 8è Académie de musique ancienne, 4-12 juillet 2018



VANNES, 8è Académie de musique ancienne : 4-12 juil 2018. Le Festival des musiciens voyageurs fait à nouveau souffler l'esprit des explorations et du partage à VANNES, devenue en quelques années la capitales des innovations baroques. Cette année, le laboratoire merveilleux renouvelle sa proposition musicale d'une richesse absolue en parcourant diverses contrées et de multiples formes : « ***Italie, Espagne, Angleterre, France, Autriche, Perse… chants d'oiseaux…*** » ; faisant aussi dialoguer musique et peinture (à l'époque des peintres baroques italiens, Reni et Caravage, révolution et spiritualité : concert d'ouverture, le 4 juillet). Tous les sites patrimoniaux accueillent les concerts, en accès libre ou payant : à Vannes, église St Patern, Auditorium des Carmes, Hôtel de Limur (qui est aussi le siège du VEMI, Vannes Early Music Institute), Cathédrale, sans omettre les concerts à Pontivy, Guern… ni l'événement musical sur l'île aux moines.

Sur le territoire, le Baroque, passions de l'âme et sensualité des timbres ciselés, mêlés proposent une fête des sens, où s'accordent le temps de l'Académie, instrumentistes renommés et jeunes apprentis académiciens, lesquels réalisent plusieurs concerts à l'adresse du public dont le programme de clôture dédié aux Symphonies de Haydn (Cathédrale de Vannes, le 12 juillet, sous la direction de Johannes Leertouwer). depuis sa création par le violoncelliste virtuose Bruno Cocset, l'Institut de musique ancienne à Vannes (Vannes Early Music Institute) et l'Académie estivale qu'il organise, ne cessent

de surprendre par la diversité des approches et la pertinence de sa réalisation comme de ses choix artistiques. Académie baroque à suivre de près. Dès à présent organisez votre séjour à VANNES le temps des concerts proposés par l'Académie de Bruno Cocset.



INFORMATIONS et RESERVATIONS
à partir du 18 juin 2018

Premier aperçu de la programmation 2018



8 concerts – programmes événements

Mercredi 4 juillet 2018, 21h
Vannes, Eglise St Patern (payant)



CONCERT D’OUVERTURE **MUSICA al TEMPO di GUIDO RENI & CARAVAGGIO. La musique à l’extrême fin du XVIè, quand Rome accueille l’invention révolutionnaire du peintre baroque Caravage,** celui qui est né pour « tuer » la peinture (disait le très classique, et très jaloux… Poussin). Réaliste, mystique et sensuelle, la peinture du Caravage demeure un absolu singulier, visionnaire, inclassable dans la première décennie du XVIIè : une comète d’une modernité inouïe qui ne laisse pas de nous interroger sur notre propre humanité… Musiques de Dario Castello, Giovanni Battista Fontana, Francesco Rognoni, Bartolomeo de Selma y Salaverde, Giuseppe Scarani, Antonio Bertali & altri…
Ensemble AURORA
Enrico Gatti, violon & direction, Luca Giardini violon, Elena Bianchi dulciane, Anna Fontana clavecin et orgue

Jeudi 5 juillet, 21h
Pontivy, Basilique Notre Dame de Joie (gratuit)

CONCERT « DIEGO ORTIZ & LE SIECLE D’OR EN ESPAGNE » (co-production « Les Jeudis Musicaux de Pontivy ») Diego Ortiz, Antonio de Cabezòn, Luis de Milan, Francisco Guerrero, Tomas luis de Victoria
Les Basses Réunies
Bruno Cocset, Guido Balestracci,
Maude Gratton, Richard Myron

Samedi 7 juillet, 18h30
Chapelle de Quelven – Guern
(entrée gratuite – participation libre)
CONCERT « A LA TRIBUNE : musique anglaise pour orgue & voix » (soirée en partenariat avec « L'Art dans les Chapelles ») – Hadrien Jourdan : orgue, Maïlys de Villoutreys : soprano, Bruno Cocset : violoncelle
(avec la possibilité d'une Visite du sanctuaire à 17h)

Dimanche 8 juillet :
Vannes, Auditorium des Carmes (payant)
CONCERTS « MUSIQUE FRANCAISE AUX CARMES » 17h : FRANCOIS COUPERIN : RECITAL DE CLAVECIN
Skip Sempé
21h : ANTOINE FORQUERAY : RECITAL VIOLE & CLAVECIN – Guido Balestracci & Maude Gratton

Lundi 9 juillet 21h :
Vannes, Auditorium des Carmes (payant)
CONCERT « SYRINX, UN REVE D'ENVOL » Flûtes du monde, chant persan et chants d'oiseaux – Instrumentistes : Pierre Hamon,

Esteban Valdivia – Chant persan : Taghi Akhbari – Les Chanteurs d’oiseaux : Jean Boucault, Johnny Rasse

Mardi 10 juillet, 19h
Ile aux Moines – Eglise (gratuit)
CONCERT « UNE FENETRE SUR LIMUR… à l’Ile aux Moines ! » – Etudiants de l’Académie

Mercredi 11 juillet, 20h & 21h :
Vannes, Hôtel de Limur (gratuit)
CONCERTS BALLADES « UNE NUIT à LIMUR »
Etudiants de l’Académie

Jeudi 12 juillet, 21h : Vannes, Cathédrale
(entrée gratuite – participation libre)
CONCERT DE CLOTURE
JOSEPH HAYDN : SYMPHONIES »
Etudiants de l’Académie – Johannes Leertouwer, direction

Tarifs des concerts payants :
plein tarif : 14€ – Tarif réduit : 8€ et gratuit jusqu'à 12 ans – Concerts entrée libre : Entrée gratuite sous réserve de places disponibles

La réservation est conseillée pour tous les concerts.

Renseignements :
Vannes Early Music Institute (VEMI)
Hôtel de Limur, 31 rue Thiers, 56000 Vannes
+33 (0)6 13 43 05 14 – contact@vemi.fr
Programmation sous réserve de modification
Site : http://www.vemi.fr



PALMARES, Festival CLASSICA 2018 : RÉCITAL-CONCOURS de mélodies françaises (2è édition)

Festival CLASSICA 2018 : RÉCITAL-CONCOURS de mélodies françaises (2è édition). Dimanche 10 juin s'est tenu à Saint-Lambert (Montérégie, rive sud de MONTREAL), la 2è compétition lyrique **totalement dédiée à l'art si difficile de la mélodie française.** Comme chaque année, dans le déroulement d'un seul récital, face au public et au jury, plusieurs concurrents se sont produits, chacun interprétant un cycle de mélodies selon son choix… A l'issue de la représentation de ce 10 juin 2018, le Festival Classica a couronné cinq finalistes et un pianiste-accompagnateur



VOIR PHOTO CI DESSUS de gauche à droite:
M. Gille Beauregard, président d'honneur,
Hagar Sharvit (bourse de 1500$),
Clara Osowski (bourse de 1500$),
Jean-Philippe Fortier-Lazure (3e prix: 3000$),
Caroline Gélinas (2e prix: 5000$),
Michel-Alexandre Broekaert, pianiste (meilleur pianiste: 4000$), **Magali Simard-Galdès**, soprano (gagnante de la bourse de 15 000$),
Mme Marie-Paule Rouvinez, présidente d'honneur et **Marc Boucher**, directeur général et artistique du Festival Classica.

Prochaine édition du récital concours international de mélodies françaises, lors du 9è festival CLASSICA (Québec), en mai et juin 2019.

_____-

RAPPELS :

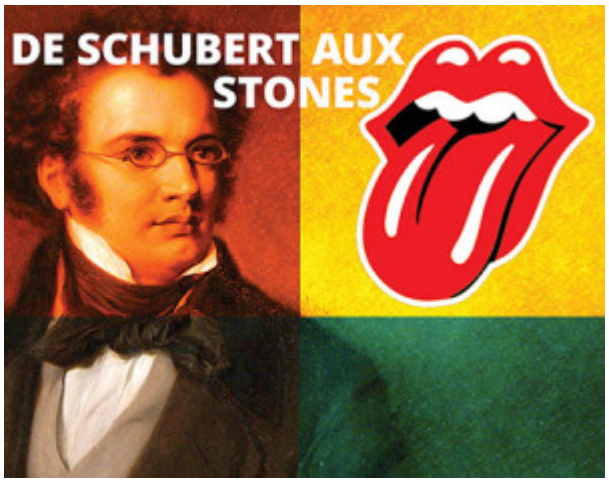
Le premier RÉCITAL-CONCOURS de mélodies françaises (juin 2017)

avait distingué le chant racé, élégant, articulé de la soprano **Laetitia Grimaldi Spitzer**, heureuse interprète de mélodies inédites de Max d'Ollones



CAROLINE GELINAS, lauréate 2018 du RÉCITAL-CONCOURS de mélodies françaises vient de faire paraître son premier cd dédié justement au chambrisme poétique chant piano : au programme, aux côtés des lieder de Schumann, le cycle « The confession Stone » du compositeur canadien Robert Fleming (mort en 1976), les 3 mélodies du cycle Shéhérazade de Maurice RAVEL que la chanteuse ainsi couronnée a interprété lors du récital-concours 2018 à Saint-Lambert. Prochaine critique du cd « *Confidences* » de Caroline Gélinas dans le mag cd dvd livres de classiquenews. **+ d'infos sur le site du festival CLASSICA**

Festival CLASSICA 2018 (Québec). 3 RVS : les 12, 14 et 16 juin 2018



Festival CLASSICA 2018 (Québec). 3 RVS : les 12, 14 et 16 juin 2018. Le premier festival de musique classique au Québec vient de montrer au cours de la dernière semaine de la première semaine de juin 2018, qu'il était un grand parmi les grands, osant programmer de grands événements festifs et fédérateurs, en plein air et gratuits, comme des programmes ciselés et exigeants, fermés et payants (cf. la version de concert de l'opéra Peléas et Mélisande le 8 juin dernier à Saint-Bruno de Montarville, très intense moment lyrique partagé avec un plateau purement francophone, (de chanteurs français et québécois). Une acrobatie exemplaire capable de séduire le plus grand nombre en Montérégie, et aussi dont l'audace et la vision régénère profondément notre accès à la musique classique. CLASSICA a acquis en 2018 une maturité étonnante, grâce à la direction de son directeur **Marc Boucher**, qui est aussi un baryton passionné (entre autres) par la musique française. Les 3 derniers rvs de CLASSICA 2018 sont du même niveau : divers, engagés, prometteurs et fédérateurs.

Festival CLASSICA 2018 3 derniers rvs, les 12, 14 et 16 juin 2018

2 RVS André Mathieu / Hommage à QUEEN

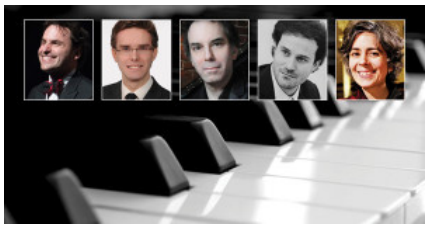
Alors que devrait être proclamé dans quelques heures le palmarès du 2è Récital Concours de mélodies françaises (journée du 10 juin 2018), le festival CLASSICA 2018 programme en conclusion de sa 8è édition 2018, 3 nouveaux rvs événements :



André Mathieu à Mont-Royal
Mardi 12 juin, 19h
MONT-ROYAL, Paroisse Our Lady of the Annunciation
1020, boul. Laird
Durée : 90 min

André Mathieu : Concerto de Québec
Le Festival Classica présente son 3e évènement consacré au compositeur québécois, André Mathieu. L'Orchestre

Métropolitain, sous la direction d'Alain Trudel, joue le Concerto de Québec, Antinomie de Jacques Hétu et la Symphonie nº 4 de Tchaïkovski. Avec le pianiste Jean-Philippe Sylvestre. André Mathieu, génie précoce de la composition, prolonge avec une générosité ardente et presque militante, le grand lyrisme tonale de Rachmaninov, auquel il associe le raffinement d'une orchestration à la Korngold, et le goût des séquences rythmiques contrastées d'un Gershwin. Aujourd'hui, Jean-Philippe Sylvestre et le Festival CLASSICA œuvrent de concert pour diffuser une écriture riche et puissante, bien loin des préjugés réducteurs.



PIANOTHON à MONTREAL
Jeudi 14 juin 2018, 16h
MONTREAL, Centre Phi
407, rue Saint-Pierre, Montréal
Espaces Rhino et A (1er étage)

Durée : 6h
Pianothon de virtuoses !
Les pianistes Jean-Philippe Sylvestre, Philippe Prud'homme, Matt Herskowitz, Ammiel Bushakevitz et Delphine Bardin se réunissent pour un évènement unique, qui est aussi une spectaculaire performance à 6 artistes. Classica leur a commandé un « pianothon de 6 heures », inspiré des plus beaux thèmes musicaux d'André Mathieu. Une immersion simultané, qui devrait satisfaire les plus passionnés de cet instrument et du compositeur québécois. En inscrivant l'écriture d'André Mathieu au cœur d'une performance qui cultive l'improvisation, le Festival Classica inaugure de nouvelles formes d'expériences musicales à Montréal, nouveaux modèles de concerts grands publics que les autres institutions du milieu devraient logiquement adopter.

HOMMAGE à QUEEN

Samedi 16 juin, 21h

Parc Gerry-Boulet,

Saint-Jean-sur-Richelieu

Durée : 90 min

Enfin, le festival CLASSICA s'achève ce 16 juin 2018 par une nouveau programme de rock symphonique, celui-ci dédié à QUEEN, légendaire groupe britannique mené par Freddy Mercury. Le concert donné en plein air et en accès gratuit est un spectacle ultra rodé, comprenant le fameux We will rock you en version grand orchestre symphonique. Une expérience inouïe qui cultive le sentiment de la fierté collective et du vivre ensemble si précieux dans nos sociétés menacées… saluons l'initiative de Marc Boucher qui sait renouveler l'expérience symphonique en séduisant le plus large public.



Présenté en reprise à Saint-Jean-sur-Richelieu, cet hommage unique au légendaire groupe britannique est une expérience unique. Tous les plus grands succès s'enchaînent dans une prestation rock symphonique réunissant près de 150 artistes sur scène. L'Orchestre symphonique du Conservatoire de la Montérégie (OSCM), le Chœur de l'Opéra bouffe du Québec et le soliste Marc Martel sont dirigés par le chef Marc Ouellette. Arrangements musicaux : Peter Brennan et Simon Fournier. Chef de chœur : Simon Fournier. Soliste : Marc Martel, dont le timbre évoque de façon saisissante la voix unique du leader de QUEEN, Freddy Mercury.

http://www.festivalclassica.com/hommage-a-queen.html

Festival Classica Inc.
335, av. Curzon
Saint-Lambert QC J4P 2V4
Téléphones
+1 (450) 912-0868
+1 (888) 801-9906
Télécopieur
+1 (450) 912-0869

_____

NE MANQUEZ PAS EN JUILLET 2018 :
La reprise de **Pelléas et Mélisande de Claude Debussy**
Le 29 juillet 2018,
PALAIS MONTCALM à Québec (20h)
http://festivaloperaquebec.com/pelleas-et-melisande-version-concert/
Dans le cadre du Festival d'opéras de Québec



Même distribution que celle présentée par le Festival CLASSICA 2018, ce 8 juin dernier, mais avec Marc Boucher dans le rôle de Golaud. Un événement lyrique incontournable.
L'Orchestre de la Francophonie, le chœur La Petite Bande de Montréal et les solistes sont sous la direction de Jean-Philippe Tremblay. Solistes : Guillaume Andrieux (Pelléas), Samantha Louis-Jean (Mélisande), Marc Boucher (Golaud), Frédéric Caton (Arkel), Caroline Gélinas (Geneviève), Rosalie Lane Lépine (Yniold) et Martin Dagenais (Médecin).
Cette nouvelle édition du festival estival lyrique à Québec (8è édition) promet d'être d'autant plus mémorable qu'elle programme aussi la nouvelle production de La Flûte enchantée de Mozart par Robert Lepage.

Compte rendu, concert. Dijon, Opéra, Grand Théâtre, 7 juin 2018, Granados, Rodrigo, Chabrier, Bizet. Thibaut Garcia, Gergely Madaras

Compte rendu, concert. Dijon, Opéra, Grand Théâtre, 7 juin 2018, Granados, Rodrigo, Chabrier, Bizet. Thibaut Garcia, Gergely Madaras. Intitulé « Danses espagnoles », il ne comportera que trois danses espagnoles de Granados, et celles des suites orchestrales de Carmen, de Bizet. C'est suffisant pour drainer un nombreux public, d'autant que le célébrissime Concerto d'Aranjuez figurait aussi au programme, confié à Thibaud Garcia, le guitariste dont tout le monde parle.

Granados, s'il a laissé un peu moins d'une dizaine d'ouvrages lyriques, surtout des zarzuelas, a essentiellement écrit pour le piano, souvent transcrit à la guitare. Son œuvre orchestrale ne compte que trois pièces, rares. Aussi, un pianiste catalan, fondateur des orchestres symphoniques de Barcelone et de Valence, Joan Lamote de Grignon, se chargea-t-il de transcrire ses plus grands succès du piano à l'orchestre, alors qu'il n'avait que vingt ans. Des Danses espagnoles de l'opus 37, nous écouterons tour à tour les numéros 2 (orientale), 5 (Andalouse) et 6 (Rondella aragonesa). La séduction est là, liée à une écriture où les timbres, ceux des bois, tout particulièrement, sont magnifiés. La direction, toujours attentive à chacun, sculpte les phrases, impose les respirations et la dynamique avec efficacité. Le geste est ample, précis, juste démonstratif,

c’est techniquement et musicalement remarquable. Le climat de chaque pièce ou partie est rendu avec finesse, élégance. Certes le charme langoureux, attendri, comme les effusions, les accélérations habilement dosées ont un petit côté désuet, mais pourquoi bouder notre bonheur ? L’orchestre s’y révèle en tous points exemplaire.

Même s’il laisse une œuvre abondante, Joachin Rodrigo est, pour le grand public, le compositeur aveugle du fameux Concerto d’Aranjuez, qui a été arrangé sous toutes les formes imaginables et inimaginables. L’écouter dans sa version originale est toujours réjouissant. C’est peu dire que Thibaud Garcia sait faire sonner son instrument, lui donner toutes les couleurs, et, surtout, conférer au jeu polyphonique une lisibilité rare. L’entente avec l’orchestre est idéale, et les timbres se répondent à ravir. Dans l’adagio, le jeu est plein et délicat et l’orchestre au mieux de sa forme. La chaleur, la sensualité nerveuse de l’allegro gentile final sont d’autant mieux venus que l’on entend tout, y compris des détails que l’on découvre. C’est l’état de grâce, et le public fait un triomphe aux interprètes, ce qui lui vaut deux beaux bis, virtuose et chargé d’humour pour le premier, retenu et lyrique pour le second.

Chabrier orchestra sa Habañera trois ans après l’avoir écrite pour le piano. Œuvre mineure, certes, mais où toutes ses qualités – l’élégance, le charme, la sensualité discrète, la maîtrise harmonique – se retrouvent dans cette page rarement jouée. Ce soir, la fluidité le dispute à la rythmique, pour un équilibre séduisant. Le public attendait les deux suites de Carmen, universellement célèbres, et tel et tel ne s’interdisait pas de chanter si besoin était (le chef sollicita lui-même la salle pour la chanson du toréador). Même si l’ordre des pièces est indépendant de celui dans lequel elles apparaissent dans le drame, chacun s’y retrouve. Si le prélude et l’aragonaise sont très extérieurs, l’intermezzo est festif, bien enlevé, la séguedille plus vivante que

jamais…Tous les numéros augurent bien de la Carmen promise, par l'Orchestre Dijon Bourgogne, en mai 2019, dans une nouvelle production, à l'Auditorium. La salle exulte, et les rappels se multiplient.

Compte rendu, concert. Dijon, Opéra, Grand Théâtre, 7 juin 2018, Granados, Rodrigo, Chabrier, Bizet. Thibaut Garcia, Gergely Madaras. Crédit photographique © Luis Castilla Photo

---

Compte rendu, Opéra, Metz, le 5 juin 2018. Samson et Dalila (Saint-Saëns), Jacques Mercier, Paul-Emile Fourny

Compte rendu, Opéra, Metz, le 5 juin 2018. Samson et Dalila (Saint-Saëns), Jacques Mercier, Paul-Emile Fourny
Ni peplum, ni mitraillettes, ni meule pour Samson

Samson et Dalila est toujours malaisé à mettre en scène. Mi-oratorio (ce fut le premier projet) mi opéra biblique, nombre de réalisations tombent dans le travers d'un statisme que seul l'effondrement du temple vient rompre, à moins que la transposition n'en impose une lecture très décalée (ainsi la

production de l'opéra des Flandres, mise en scène de Nitzan et Zuabi, ou celle de Cura à Karlsruhe). Paul-Emile Fourny a choisi une troisième voie, qui privilégie l'action dramatique et le chant. Très pure, inventive sans provocation, elle porte l'ouvrage en focalisant l'attention sur les protagonistes. Des éléments mobiles dessinent le décor, changeant, davantage symbolique et abstrait que réaliste. Les lumières servent fort opportunément ce projet.

Ni peplum, ni mitraillettes, ni meule pour Samson

Quant aux costumes, ils s'harmonisent idéalement à l'ensemble, autorisant, de splendides tableaux comme une gestuelle démonstrative (les Hébreux marquant leur volonté d'émancipation en se débarrassant des leurs manchons-liens, aux couleurs philistines). Parfaitement réglée, seule la chorégraphie déçoit par son conformiste désuet : l'érotisme, la sensualité disparaissent au profit de belles figures convenues.

Tous les moyens ont été réunis pour cette dernière production de la saison. Une distribution de haut vol, un chœur aguerri, et l'Orchestre National de Lorraine, que dirige pour la dernière fois Jacques Mercier, ardent défenseur du répertoire français. Sa direction est exemplaire. On le sent pleinement investi, le geste clair et expressif. Il porte l'orchestre à l'incandescence comme à la poésie la plus juste. On oublie – intellectuellement – les leimotiven, même si leur familiarité s'insinue dans notre écoute. La scène où Samson affronte Abimélech, comme celles où il a Dalila pour partenaire sont admirablement construites. Quant aux grandes pages orchestrales, du prélude accablé du premier acte, de celui – passionné – du deuxième, de la célébrissime bacchanale, ce sont autant de moments de bonheur. L'orchestre – certainement informé de ce dernier ouvrage sous la baguette de son chef – est galvanisé et se hisse au niveau des meilleurs. Le chœur, acteur essentiel des actes extrêmes, ne démérite jamais, sonore, précis, nuancé et toujours intelligible. L'écriture

raffinée et savante de Saint-Saëns leur offre la palette expressive la plus large, qu'ils illustrent remarquablement, – du grand chœur d'oratorio, à la foule – avec une direction d'acteur parfaitement réglée.

Samson est chanté par Jean-Pierre Furlan, familier du rôle, en adéquation avec ses moyens. Si l'ambitus est réduit, le chant exige un soutien et une projection rares. Notre ténor s'identifie au héros et nous émeut particulièrement au dernier acte, par sa souffrance et sa foi. Une liaison fautive (« un n'honteux esclavage ») ne suffit pas à amender notre admiration, dans « Vois ma misère », tout particulièrement. Le timbre a perdu une part de sa séduction, mais la sincérité du chant y supplée. Une mezzo albanaise, que nous écoutons pour la première fois, Vikena Kamenica, assume la prise de rôle de Dalila. Voix impressionnante par sa puissance, son soutien et son timbre, riche et coloré, elle nous vaut d'excellents moments (dans « Mon cœur s'ouvre à ta voix », «comme s'ouvrent les fleurs aux baisers de l'aurore »). Tout juste regrette-t-on que la direction d'acteur ne traduise pas davantage son amour, vrai ou feint, sa lascivité, sa fureur, son désir de vengeance : ce doit être une furie, et l'on a affaire ce soir à une femme. Le deuxième acte, auquel ne participent que le Grand-prêtre, Dalila et Samson est abouti. Mais c'est le troisième qui verra le plein épanouissement d'Alexandre Duhamel, formidable Grand-prêtre, aux moyens vocaux et dramatiques superlatifs. Le « Gloire à Dagon », chanté en canon à l'octave avec Dalila, ne sent jamais l'exercice d'écriture, mais, au contraire, s'appuie sur elle pour traduire cette volonté farouche qui anime les deux complices. Toutes ses qualités sont au service de ce personnage auquel il donne une réalité crédible. Patrick Bolleire est un imposant Abimélech, dont l'autorité vocale est idéale. Le vieillard hébreu de Wojtek Smilek convainc : une vraie basse, sonore et bien timbrée. Les rôles secondaires sont tenus par trois artistes du chœur, tous remarquables.

Le dénouement, paroxystique, ramassé après une progression savamment dosée, repose visuellement sur la gestique – l'effroi des Philistins – et l'utilisation par Samson de ses liens pour provoquer l'effondrement du temple de Dagon. Ce tableau, d'autant plus mémorable que l'économie de moyens est exemplaire, restera gravé dans notre mémoire auditive, visuelle et dramatique.

_____

Compte rendu, Opéra, Metz, le 5 juin 2018. Samson et Dalila (Saint-Saëns), Jacques Mercier, Paul-Emile Fourny. Crédit photo : © Christian Legay – Opéra-Théâtre de Metz Métropole

---

Compte rendu, concert. DIJON, le 29 mai 2018. Schumann, Brahms Goerner / Herreweghe

Compte rendu, concert. Dijon, Opéra, Auditorium, le 29 mai 2018. Schumann (Concerto de piano) et Brahms (3ème symphonie). Nelson Goerner, Philippe Herreweghe. Outre le bonheur de retrouver deux œuvres phares du romantisme germanique, l'intérêt de ce concert réside dans la présence de Nelson Goerner dans un répertoire qu'il fréquente peu (même s'il a enregistré un CD Schumann) et dans celle de l'Orchestre des Champs-Elysées, jouant sur instruments d'époque.

Déconcertant concert

Trente-sept ans séparent les deux œuvres, mais combien sont-elles proches ? Par leur filiation naturelle déjà, mais aussi et surtout par leur caractère. Le concerto de Schumann, on le

sait, n’est pas un concerto comme les autres. Davantage symphonie avec piano concertant, il offre au soliste toute la palette de la sensibilité romantique. Ce soir, ce dernier s’intègre effectivement au jeu orchestral plus qu’il ne rivalise. Dès l’entrée du piano on est surpris, moins par le timbre du beau Blüthner (de l’année de la mort de Schumann, 1856), que par l’articulation. Le caractère dynamique, lié au rythme haché des accords descendant sur trois octaves, est lissé, dépourvu de vigueur. Ce choix est partagé par l’orchestre et prévaudra durant les trois mouvements. C’est propre, avec quelques beaux passages, mais on cherche trop souvent la poésie comme le lyrisme, contenus, sinon convenus, desservis entre autres par une absence de hiérarchisation des pupitres. Ainsi les six violoncelles (pour cinq contrebasses, sonores en diable, au dernier rang) semblent étouffés, en arrière-plan, dans l’intermezzo, même lorsque le compositeur leur confie le chant. Chaque mouvement apparaît comme une succession de séquences, très homogènes, mais dont on cherche la cohérence. Le romantisme est ici artifice quand il n’est pas ampoulé, maniéré. On attendait de Philippe Herreweghe une sensibilité particulière aux nombreuses polyphonies, aux strettes, derrière lesquelles se dessine l’ombre de Bach. En vain. La direction déçoit, scolaire, appliquée, incapable de dessiner une phrase, de doser les équilibres. Le jeu de Nelson Goerner, sensible, sait exprimer une douceur caressante comme une énergie puissante. Toutes les qualités qu’on lui connaît dans Chopin, Brahms et Debussy se retrouvent, avec un toucher qui rappelle celui de Martha Argerich, sa compatriote et marraine musicale. Les couleurs subtiles, la clarté comme les demi-teintes du Blüthner sont séduisantes. Mais, où sont Schumann, sa fantaisie, sa poésie, son mystère et son lyrisme? C’est particulièrement vrai dans la cadence, virtuose, mais dont on cherche le souffle, l’imagination comme la fièvre.

Avant le bis de fin de concert (début du poco allegretto de la 3ème de Brahms), si Philippe Herreweghe ne nous avait dit que ce concert marquait la fin d’une importante tournée, rien ne

l’aurait laissé supposer. Comme dans le concerto de Schumann, il semble étranger à la symphonie, plongé dans sa partition, avec une battue scolaire et inexpressive, presque toujours symétrique, peu d’attention aux musiciens comme aux pupitres. L’allegro con brio est dépourvu du moindre brio. Les bois, comme la petite harmonie sont de grande qualité, mais souffrent d’être au cœur de l’orchestre, avec une articulation insuffisante. Alors que chez Brahms plus que chez aucun romantique ou post-romantique le rythme, les mètres, sont le moteur du mouvement, c’est plat, terne. L’andante est doux, serein mais fragile, avec une petite harmonie souveraine. Le célébrissime poco allegretto , à l’effusion élégante, contenue, aux textures claires, prend de beaux modelés. On comprend mal qu’un vieux routier de la direction chorale ait oublié la nature même de la respiration : tout s’enchaîne dans un continuo fastidieux. Pourquoi décomposer fébrilement le passage où les bois sont seuls – ce qui ne doit pas les aider – mais fait oublier la linéarité de leur chant ? La lecture est dépourvue d’âme, éludant le sens du texte. Il faudra attendre la finale pour trouver enfin la vigueur, même si les accents sont amoindris, une conduite remarquable des progressions, avec les contrastes accusés, les couleurs, les équilibres et la vie. Quant aux instruments d’époque, l’orchestre des Champs-Elysées sonne bien, mais on est à cent lieues de ce que les Dissonances, dans des conditions rigoureusement semblables, nous ont offert ces dernières saisons.

Malgré son attachement à Bruckner et Mahler, Philippe Herreweghe a peu fréquenté Brahms, en dehors de son œuvre chorale et du Requiem allemand, donné ici même il y a deux ans, dans une lecture très dramatique. Brahms symphoniste n’est pas dans ses cordes. Oublions.

_____

Compte rendu, concert. Dijon, Opéra, Auditorium, le 29 mai 2018. Schumann (Concerto de piano) et Brahms (3ème symphonie).

Nelson Goerner, Philippe Herreweghe. Crédit photo : © DR

Compte rendu, opéra. TOULON, opéra, le 3 juin 2018. VERDI : NABUCCO

Compte rendu, opéra. TOULON, opéra, le 3 juin 2018. VERDI : NABUCCO. L'Opéra de Toulon a présenté le dimanche 3 juin une remarquable production de Nabucco de Verdi (livret de Temistocle Solera) venue de Saint-Étienne. Il reste encore quelques jours pour la voir : le mardi 5 et le vendredi 8 juin à 20 heures. Avant de la détailler, en voici les lignes directrices.

SANS PIEDS D'ARGILE, COLOSSAL

L'histoire de NABUCHODONOSOR… Nabuchodonosor II, régna à Babylone, entre 604 et 562 avant J.C. C'est le roi bâtisseur des fameux jardins suspendus de Babylone, l'une des sept merveilles du monde de l'Antiquité. Il est immortalisé dans la Bible, par leLivre de Daniel. Son prestige demeure si grand que Saddam Husseinse considérait lui-même comme un successeur, héritier de la grandeur de Nabuchodonosor et avait placé l'inscription « Du roi Nabuchodonosor dans le règne de Saddam Hussein » sur les briques des murs de l'ancienne cité de Babylone (près de la Bagdad d'aujourd'hui) qu'il rêvait de reconstruire : tant de ruines dans cette Syrie d'aujourd'hui, Assyrie d'hier…

Selon la Bible, vainqueur des Juifs, Nabuchodonosor les amena captifs à Babylone, mais, précise le livre sacré, « Daniel, Ananias et Misael, qui étaient de race royale, le roi de

Babylone les fit élever à sa cour dans la langue et les sciences des Chaldéens, afin qu'ils pussent servir dans le palais. » On le voit, ce monarque traite bien certains de ses captifs. Daniel, qui le raconte lui-même dans ce livre biblique, gagne la confiance de Nabuchodonosor, devient pratiquement son conseiller. Un jour, au réveil, il lui explique le songe qui l'épouvante : une statue immense, d'or, d'argent, d'airain, mais aux pieds d'argile qu'une petite pierre tombée de la montagne, réduit en poudre. D'où l'expression « colosse aux pieds d'argile» pour dire une force apparente.

Le roi conquérant, maître du monde, dans sa superbe ville de Babylone, près de laquelle déjà fut érigée, aux origines, la présomptueuse tour de Babel qui prétendait escalader le Ciel, méprisant la leçon de son rêve sur la statue colossale aux pieds d'argile, se fait construire une immense statue d'or, toujours selon Daniel, et défiant Dieu, se déifiant lui-même, il demande à être adoré comme seul dieu. Il prétendait fonder un monothéisme déjà, comme l'infortuné pharaon Akhénaton plus d'un millénaire avant lui.

Ce Nabuchodonosor biblique, qui finit par reconnaître la grandeur du Dieu des Hébreux, était le thème bien connu de pièces sacrées et d'oratorios baroques. Pour un Verdi malheureux, frappé jusque-là par l'échec jusque-là et un terrible deuil familial, la perte de femme et enfants, c'est le premier succès, prémices des chefs-d'œuvre à venir : Nabuchodonosor, à l'origine, est raccourci en Nabucco, créé en 1842 à la Scala de Milan.

Cette histoire antique est fondée sur le conflit, hélas toujours actuel entre Israël et les peuples voisins, en l'occurrence, ici, les puissants Chaldéens et leur monarque Nabuchodonosor, qui prend d'assaut Jérusalem, en détruit le temple et déporte à Babylone les Juifs : une déportation, déjà…

De Nabuchodonosor à Nabucco

L’épisode biblique est très romancé par une invraisemblable histoire amoureuse entre la fille de Nabucco, Fenena, otage des Hébreux et amoureuse de l’un d’eux, Ismaele, connu, symétrie forcée oblige, quand il était, lui, prisonnier à la cour de Babylone : en somme, une version nouvelle, intercommunautaire et raciale de Pyrame et Thisbé, tragiques amants babyloniens, anticipation de Roméo et Juliette.

L’ouvrage est divisé en quatre parties, chacune, dans le livret, a un titre chapeauté d’une épigraphe biblique, quelques lignes tirées du Livre de Jérémie. Ainsi, la première, « Jérusalem », est placée sous le signe de sa prophétie annonçant la destruction de la ville par le roi de Babylone ; la seconde, « L’impie », a pour épigraphe la tempête déchaînée par le Seigneur, qui préfigure celle qui va frapper de folie Nabuchodonosor se prenant pour un dieu et annonce le coup d’état de sa fille Abigaïlle qui s’empare du trône et le séquestre ; la troisième partie s’appelle « La prophétie » et a pour exergue une phrase de Jérémie vaticinant la chute de Babylone. La quatrième, enfin, « L’idole brisée », est la prophétie de Jérémie sur la fin du dieu Baal et de ses idoles, métaphorisant la fin de Nabuchodonosor et le triomphe du dieu d’Israël. Bien sûr, durant une représentation traditionnelle, on n’a pas sous les yeux ces épigraphes, dont la lecture est peut-être aujourd’hui possible si elles figurent dans les surtitres. Mais ce sont les conducteurs du contenu de l’action et des intentions des auteurs.

S’ajoute à cet amour symétrique, interracial, la passion frustrée pour le même bel Hébreux d’Abigaïlle, demi-sœur et rivale de Fenena. Par ailleurs, ambitieuse et concurrente de son père Nabucco, auquel elle ravit le trône par un coup d’état, alors qu’elle n’est qu’une esclave : elle va pratiquement jusqu’au régicide, au parricide, au déicide, puisqu’elle détrône en Nabucco son roi, son père et un dieu tel qu’il s’est décrété.

Nabucco, revenu de sa folie dans sa prison, regrettant le décret que lui a extorqué Abigaïlle, condamnant tous les Juifs à mort, dont sa fille Fenena qui s'est convertie au judaïsme, supplie le Dieu d'Israël de l'aider, lui jurant même de reconstruire son temple qu'il avait détruit à Jérusalem .

Abigaïlle, consciente de ses crimes, se suicidera en demandant pardon. Arraché à sa prison, Nabucco, béni par le grand prêtre d'Israël, Zaccaria, libère les Hébreux. Dans cet opéra abondent les chœurs. C'est en effet le chœur, célèbre d'emblée, chanté par les Hébreux déportés et esclaves à Babylone, qui assura le succès de l'œuvre : « Va pensiero… », évoque tendrement et doucement, avec une poignante nostalgie, le pays lointain et perdu (« Ô, ma Patrie, si belle… »). Il devint vite l'hymne national et révolutionnaire d'une Italie pas encore unifiée, sous la coupe autrichienne : VIVA VERDI ! écrivaient sur les murs les Milanais insurgés contre l'Autriche. Il fallait comprendre, avec les majuscules seules en abrégé, comme « Viva Vittore Emmanuelle Re D'Italia », le monarque qui fera l'unité italienne. Magnifique publicité pour le musicien patriote. Spontanément, les milliers d'Italiens suivant le cortège mortuaire de Verdi en 1901 entonnèrent ce chant devenu une sorte d'hymne national, sinon officiel, du cœur.

Réalisation

Un rideau de scène orné d'une immense croix de David s'ouvre sur une profondeur obscure où l'on distingue trois colonnes carrées d'ordre colossal, signifiant le temple de Jérusalem. Pour le reste de l'action à Babylone, ces mêmes colonnes dans l'ombre, une vague lumière affûtant les arêtes, suspendues à mi-hauteur dans la pénombre, ont l'étrange beauté d'une toile abstraite ; un carré noir au milieu du plateau, socle, tribune ou piédestal du trône avec des marches pour y accéder, sont les seuls éléments de décors (Jérôme Bourdin)minimalistes mais maximalement expressifs que les lumières somptueuses (Pascal Noël) habillent ou estompent selon le cas : une réussite

esthétique. En légère pente traversant le plateau, alignement d’un peuple dont les drapés des costumes antiques (aussi de Bourdin), sculptés ou caressés rêveusement par cette lumière vaguement mordorée, voile de deuil du premier plan tenu par les femmes : sur le fond d’ombre, ces chœurs d’entrée ont la beauté plastique d’une frise, d’un haut relief sonore modelé d’ombres et de clartés, creusé de plis et de pleurs, de cris forteet de soupirs pianisous la baguette de Jurjen Hempel. Comme une grande vague, le voile refluera, fuira comme un tragique adieu dans les coulisses avec le fracas de l’arrivée brutale des Chaldéens.

De noir ou de marron obscur vêtus, certains masqués jusqu’aux yeux, pointes sur la tête, sangles d’or, les vainqueurs sont impressionnants comme une armée d’ombres mais aux gestes secs, saccadés de menaces matérialisées par des lances jaunes dont la gestique, virtuose comme une chorégraphie et acrobatie de mort (Laurence Fanon), strient l’espace sombre de leurs traits géométriques abstraits : esthétiquement, c’estd’abord des Lancesimmobiles de Velázquez mises ensuite en mouvement fiévreux de La bataillede San Romano d’Ucello.

Nubucco a la tête ornée d’une couronne de lames, long collier pectoral prolongé de tresses d’or jusqu’aux pieds dont Abigaïlle, le dos simplement dessiné du long ruban doré, s’emparera comme signe de la puissance. L’entrée, l’intrusion dans le temple juif des Assyriens, s’accompagne d’une révolution de l’éclairage : une brusque herse lumineuse verticale tombe sur le fond, dentelée et inquiétante, puis s’horizontalise en rampe de feu qui semble acculer les Hébreux, mitraillés de lumière et pointés par les lances, sur le devant de la scène comme au bord du gouffre.

La mise en scène de Jean-Christophe Mastuse en virtuose harmonieux des lumières, décors, costumes : d’un espace fatalement clos, il réussit à faire la profondeur insaisissable d’un univers lointain dans la mémoire confuse soudain rendu à l’actualité de nos yeux. Habilement, il déjoue

le risque du statisme inhérent à cette masse chorale importante, conjointe des Chœur de l'Opéra de Toulon et de l'Opéra de Nice(excellemment préparés) par l'activité nerveuse, agressive, belliqueuse, qui se joue à l'avant-scène avec les personnages principaux si bien dessinés, et ce ballet des lances sicaptivant. Le hiératisme choral des Hébreux s'ébroue parfois d'un bruyant frisson de crainte de foule promise déjà à l'holocauste qui semble faire onduler, trembler, les voiles de leurs vêtements.

Interprétation

À la qualité scénique répond celle de la musique, le chef sachant même faire expression dramatique des faiblesses orchestrales de cet encore jeune Verdi. Prise avec lenteur, l'ouverture ensuite se presse, s'oppresse, se hache dans une respiration haletante au tempo d'une angoisse croissante. Il allège les formules répétitives, trop fréquentes des trois temps de vague valse (1-2-3 : zim-boum-boum) qui affligent souvent l'écriture des premiers ouvrages du maître. Mais il exalte les couleurs, soutient solidairement les chanteurs et leurs difficiles parts et donne aux chœurs une dignité souveraine, poésie cruelle de la nostalgie douce du fameux « Va, pensiero… », foule mouvante, émouvante, soulevée par moments par une houle émotionnelle qui semble vouloir déborder la tristesse résignée.

D'Abdallo (Frédéric Diquero), de la noirceur du Grand Prêtre de Baal de la basse Nika Guliashvilià la belle et solide Anna (Florina Ilie), pas de faille dans la distribution si on peut regretter les acididités dans l'aigu de l'Ismaele de Jesús León peut-être en méforme pour ce rôle de ténor plus héroïque que gracieusement lyrique. En à peine quelques phrases, de sa voix large et sombre de mezzo et de son élégance physique, Julie Robard-Gendre campe une Fenena pleine de noblesse tragique déjà prête au sacrifice. De sa voix profonde, noire dans le grave, éclatante dans des aigus pleins et portants, la basse Evgeny Stavinskprête à Zaccaria, Grand prêtre hébreuxdes

accents exaltés de prédicateur aux accents prophétiques et d'imprécateur faisant tonner la foudre contre l'impie.

La tessiture Abigaïlle, laissant présager celui de Lady Macbeth, est à coup sûr l'un des plus difficiles de Verdi, sa future compagne, la cantatrice Giuseppina Strepponi créatrice du rôle, victime du succès de l'œuvre demandée partout, y laissa la voix et dut arrêter la scène à trente ans : la soprano doit y passer en effet, de graves corsés pratiquement de mezzo à des suraigus déchirants non sans de difficiles passages vocalisés dans la tradition du bel canto romantique à la Donizetti dontNabucco, vaste fresque historique et idéologique, marque la fin de l'esthétique hédoniste. D'entrée, sans préparation, Raffaella Angeletti se lance, comme se riant, des notes extrêmes, hérissées, féroces, de sa partie par ailleurs servie d'une arrogante présence physique mise en valeur par sa robe noire de prêtresse sans pitié. Mais la pitié, sur elle-même, sur son sort de fille de Nabucco issue d'une esclave, méprisée par Ismaële au profit de sa demi-sœur Fenena à laquelle le roi, par ailleurs confiera la régence pendant la guerre, elle l'exprime dans son grand air terrible de difficulté : d'ordinaire donné à pleine voix par des cantatrices redoutant les écueils des demi-teintes toujours périlleuses. Mais Angeletti s'y coule, en roucoule et déroule les vocalises, colore de velours le médium affectif sans déchirer le tissu des aigus triomphants, descend dans les graves et en fait une confidence tendre et trahie qui humanise le rôle. Elle devient une Mater dolorosa en prenant entre ses bras, navrée, la jeune Juive tuée, s'interrogeant sur ce qui a pu tuer la pitié dans son cœur.

Nabucco, héros écrasant écrasé par son destin est une sorte de Roi Lear déchu, déchiré, aux deux filles contraires, l'une, à défaut de son amour, aspirant à son trône. On va suivre son épopée du triomphe à la chute, rédimée par l'expiation consciente et le remords, en passant par la folie. En rupture avec la tradition belcantiste, Verdi confie déjà le rôle de

héros central non au ténor mais à la voix de baryton, lui imprimant sa caractéristique vocale propre, comme il fera dans Macbeth, Rigoletto, Simon Boccanegra, Falstaff. Puissance vocale requise sur tout le registre, aigus éclatants assis sur des graves solides. Toutes les exigences vocales du rôle, Sergey Murzaev les possède largement, puissant et pathétique, prostré ou prosterné devant un destin qui fait de ce vainqueur, vaincu et convaincu par la morale de l'adversaire, un exemplaire personnage d'épopée défiant les siècles : un vrai colosse vocal sans pieds d'argiles.

_____

NABUCCO, Opéra en quatre parties de Giuseppe Verdi (1813-1901)
Livret de Temistocle Solera
d'après Anicet-Bourgeois et FrancisCornu

OPÉRA DE TOULON
DIMANCHE 3 JUIN 2018

Direction musicale : Jurjen Hempel

Mise en scène : Jean-Christophe Mast .Chorégraphie : Laurence Fanon.Décors et costumes : Jérôme Bourdin. Lumières : Pascal Noël.

Distribution

Abigaille : Raffaella Angeletti ; Fenena : Julie Robard-Gendre ;Anna : Florina Ilie.

Nabucco :Sergey Murzaev; Ismaele : Jesús León ; Zaccaria : Evgeny Stavinsk ; Grand Prêtre de Baal : Nika Guliashvili ;Abdallo : Frédéric Diquero.

Orchestre de l'Opéra de Toulon, Chœur de l'Opéra de Toulon (Chrsitophe Bernollin), Chœur de l'Opéra de Nice (Giulio Maganini).

Production Opéra de Saint-Étienne

Opéra de Toulon

Nabuccode Verdi.

Dimanche 3 juin 14h30, 5 et le vendredi 8 juin à 20 h.

operadetoulon.fr

Photos Frédéric Stéphan :

1. Les Hébreux vaincus ;

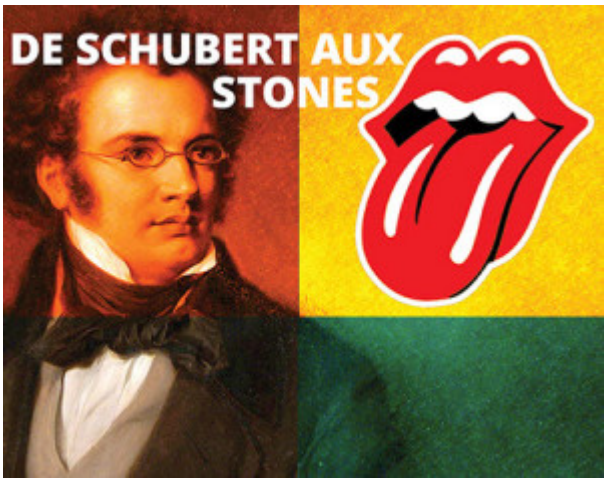
2. Triomphe de Nabucco ;

3. Triomphe d’Abigaïlle ;

4. Triomphe hébreux (Zaccaria et Anna).

Oui bien reçu mon cher

Festival Classica (Québec). DEBUSSY: Pelléas et Mélisande, vend 8 juin 2018, 19h, Saint Bruno de Montarville



Festival Classica (Québec). DEBUSSY: Pelléas et Mélisande, vend 8 juin 2018, 19h, Saint Bruno de Montarville. C'est le nouveau temps fort de cette 8ème édition du Festival Classica en Montérégie, sur la rive sud de Montreal. Le Québec a l'exemplarité heureuse, si confidentielle en France même: celle de la defense de la langue française. Alors que Paris ose à peine programmer des cycles et concerts de mélodies françaises, **Marc Boucher directeur du festival Classica** organise, experience unique au monde, le seul concours-récital dedié exclusivement à la mélodie française : ce dimanche 10 juin à partir de 16h (St-Andrew's Presbyterian church à Saint-Lambert).

Pour celébrer aussi le centenaire DEBUSSY 2018, le Festival Classica programme l'opéra Pelleas et Mélisande, chef d'oeuvre lyrique et joyau inclassable créé à Paris en 1902. Marc Boucher a réuni une distribution solide dont les chanteurs français invités spécialement pour relever ce défi : Guillaume Andrieu (Pelléas) et Alain Buet (Golaud). Les deux artistes ont chanté leur role respectif dès 2015 à Tourcoing et Paris sous la direction du regretté Jean-Claude Malgoire, disparu brutalement au début de cette année 2018. L'ombre du chef français qui a tant fait pour le patrimoine français connu et méconnu, sera présente à Saint-Bruno de Montarville. Elle devrait même inspirer les artistes pour une soirée qui promet d'être mémorable.

Au Québec, le festival CLASSICA programme Debussy et la mélodie française

Pour l’amour de la langue française

Toute audition du seul opera de DEBUSSY est une expérience exceptionnelle car l’auditeur découvre alors la force suggestive de l’orchestre, ses couleurs, son activité miroitante et son chant specifique; l’auditeur découvre aussi cette langue française ciselée qui signifie moins qu’elle ne suggère et interroge. Au final voici un ouvrage inouï qui révolutionne le genre lyrique : qui est Mélisande réellement? A-t-elle succombé au charme du jeune Pelléas? Golaud, personnage central du drame, a-t-il raison d’être aussi jaloux? Jusqu’au terme de ce fabuleux voyage où les sentiments et la réalité se troublent, le mystère demeure. Audela de sa forme déroutante, l’opéra de DEBUSSY sur le texte de Maurice Maeterlinck nous laisse un chef d’oeuvre dune poésie puissante et irrésistible. Soirée incontournable en Montérégie.

vendredi 8 juin, 19h
Paroisse de Saint-Bruno de Montarville
PELLEAS ET MELISANDE de Claude Debussy

version de concert

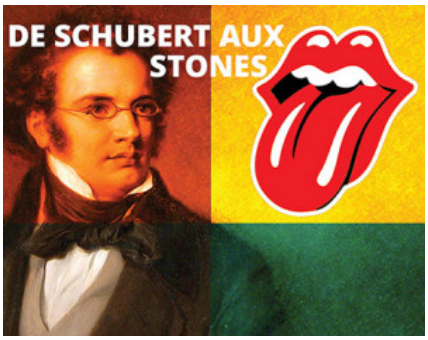
Solistes : Guillaume Andrieux (Pelléas), Samantha Louis-Jean (Mélisande), Alain Buet (Golaud), Frédéric Caton (Arkel), Caroline Gélinas (Geneviève), Rosalie Lane Lépine (Yniold) et Martin Dagenais (Médecin). L'Orchestre de la Francophonie, le chœur La Petite Bande de Montréal et les solistes seront sous la direction de Jean-Philippe Tremblay. Production reprise le 29 juillet 2018 dans le cadre du festival d'opera de Quebec.

dimanche 10 juin 2018, 16h

Saint-Andrew's Presbyterian Church, Saint-Lambert

2è récital-concours international de mélodies françaises

Dans le cadre de ce 2e récital éliminatoire, cinq nalistes chanteront un cycle de mélodies et se partageront 30 000 $ en bourses. Venez entendre les meilleurs interprètes nationaux et internationaux dans ce subtil répertoire mêlant poésie et art lyrique. Ce concours est ouvert, sans restriction d'âge, aux artistes émergents, mais aussi aux artistes établis. Soyez au cœur de l'émotion et participez directement sur place à la notation des lauréats. Tout ne sera que vérité émotion- nelle et beauté de l'instant présent.



BILLETTERIE
Pass familial : 185 dollars / accès gratuit à tous les concerts 2018
(sous conditions)
Billets et passeports
450 912 0868 poste 101
festivalclassica.com
Toutes les infos, modalités de réservation, programme complet sur [le site du festival CLASSICA : www.festivalclassica.com]

Compte-rendu critique. Concert. LYON, Opéra. Nina Hagen chante Bertold Brecht.

Le 27 mai 2018.

Compte-rendu critique. Concert. LYON, Opéra. Nina Hagen chante Bertold Brecht. Le 27 mai 2018. Icône punk des années Quatre-vingt, Nina Hagen revient à ses premières amours et chante Brecht pour la première fois en France. Un spectacle intense, émouvant, d'une artiste toujours aussi charismatique à plus de soixante ans, mélange fascinant d'une curiosité enfantine et d'une hargne contenue.

LA REINE DU PUNK INVESTIT L'OPERA

La salle se remplit peu à peu, alors que Nina Hagen est déjà installée sur scène, guitare sèche à la main, assise près d'un canapé style berlinois des années Trente, sur lequel trône un immense portrait de Brecht. On retrouve l'atmosphère feutrée, à la fois intime et extime qui nous avait galvanisé un soir de novembre 2015 au Bataclan, à quelques jours du drame. L'immensité de la salle lyonnaise ne la trouble pas outre mesure. Nina se sent chez elle, clame son amour pour la France qui la lui rend bien. Car c'est à une première que le public a assistée. La reine du Punk chante Brecht pour la première fois sur une scène de l'Hexagone ; belle-fille de Wolf Biermann, poète contestataire, qui fut l'assistant de Hanns Eisler, l'un des compositeurs du célèbre dramaturge, sa rencontre avec Bertold était inévitable.

Bien sûr, l'Opéra de Quat'sous, et ses inoubliables mélopées, Kanonensong, Die Moritat von Mackie Messer (La complainte de Mackie le surineur) ou encore Morgenchoral des Peachum (Chorale matinale de Peachum) ; la célèbre Alabamasong tirée de Grandeur et décadence de la ville de Mahagonny. Mais celle qui se définit comme une « Brechtschülerin » (une « élève de Brecht ») chante aussi ses poèmes, magnifiques, comme le Solidaritätslied, qu'elle interprète en partie en français, An meine Landsleute (À mes compatriotes) ou La prière des enfants, en rappelant au public que son fils est né en terre

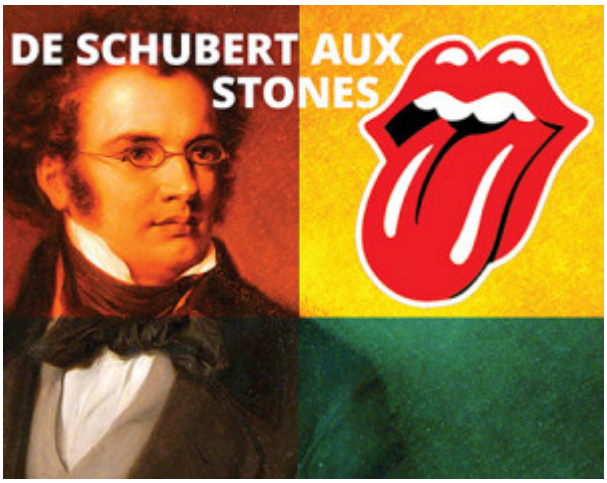
de France. Mais si Brecht est associé à Kurt Weil, comme Richard Strauss à Hofmannstahl, on oublie trop souvent qu'il fut aussi mis en musique par Hanns Eisler, compositeur sans doute plus génial (il faut se réécouter son superbe opéra prolétaire Die Maßnahme), et Nina d'entonner la très belle ballade Ostern ist ball sur Seine, extraite des Jours de la Commune.

A cet hommage magistral à Brecht, qui plongea le public dans une ferveur contenue, Nina ajouta un clin d'œil à Bob Dylan (The Times They are a Changin'), à Larry Norman (Peace pollution revolution), et à bien d'autres encore, et quand elle évoque l'invasion grandissante du règne de l'argent, elle feint d'avaler son micro. Si les bis furent nombreux (Das Lied von 8. Elefanten), restera, entre autres, solidement ancrée dans les mémoires, une roborative interprétation de Piaf (Non je ne regrette rien) de cette petite fille toujours espiègle de soixante-trois ans.

Compte-rendu. Lyon, Concert, Nina chante Bertold Brecht, 27 mai 2018. Fred Sauer (piano), Warner Poland (guitare), Mickael O'Ryan (basse), Marcellus Puhlemann (batterie)

Festival Classica 2018, temps

forts



Festival Classica 2018… nos temps forts, la sélection de classiquenews. En quelques années le festival Classica sur la rive sud du Saint Laurent face à Montréal, est devenu l'événement musical incontournable de la saison estivale. Avec lui commence officiellement le cycle des festivals de l'été mais ici, depuis son cœur de ville historique, à SaintLambert, la diversité des offres artistiques, le rythme qui invite les festivaliers à parcourir les rues de la ville, ce goût spécifique des métissages des genres, le principe réussi d'un festival populaire et urbain très accessible renouvellent notre conception même d'un Festival musical. Classica est même devenu un modèle du genre : alternant concerts payant mais à moindre coût, célébrations festives en plein air et en accès gratuit, cet événement laboratoire incarne le nouveau type de festival du XXIeme siècle : éclectique pour tous, accessible à la carte, exigeant mais innovant, Classica inaugure pour le siècle à venir un cycle idéal pour le maillage urbain.

C'est surtout une occasion exceptionnelle où se réinvente le futur de la musique classique, laquelle métissée aux autres genres (cirque et récital lyrique) et dans des propositions et formes innovantes (rock symphonique) peut enfin toucher un très large public en particulier la relève qui demain composera les mélomanes hyperconnectés de demain. Voilà plantés les enjeux et là singularité d'un événement unique au Canada, à terme le festival de musique classique populaire et urbain le plus important en Amérique du Nord.

Tout le mérite en revient à son directeur Marc Boucher,

personnalité visionnaire qui sait programmer les piliers du répertoire national (André Mathieu, Jacques Hetu…),les grands auteurs célèbres Debussy et Schubert, et les standards de la culture populaire tels les Rollings Stones cette année, comme en 2019, sera développée la thématique « De Berlioz aux Bee Gees », étonnante équation qui produit désormais ses réalisations spectaculaires. Et chaque année le public est présent qui applaudit en masse les instruments classiques jouant les tubes de la variété internationale.

Aujourd'hui vendredi 1er juin 2018, débute à 17h dans le centre de Saint-Lambert le premier volet du marathon 2018, un cycle de séquences musicales en plein air et dans les églises du cœur de ville, célébrations festives gratuites et concerts fermés payants. Le public déambule et construit son parcours selon son goût. Un festival urbain donc dont le décor et les lieux de partage sont la ville elle-même.

Vendredi 1er juin 2018
Temps forts

1
Jeunes artistes sur la scène de la Relève de la Caisse Desjardins Charles LeMoyne
À partir de 17h

2
Viens valser !
Scène Loto Québec
Les festivaliers sont invités à danser la valse
à partir de 18h30

3
Récital lyrique à 19h
Russel Braun chante Le voyage d’hiver de Schubert
Paroisse catholique de Saint-Lambert
Le célèbre chanteur canadien cisèle le cycle de lieder le plus justement renommé de Schubert

4
Saveurs méditerranéennes à 20h
Al’mira, de l’Andalousie aux Balkans
St Andrew’s presbyterian Church

5
stradivarius et bandoneon à 21h
Stéphane Tetreault, violoncelle et Denis Plante, bandoneon
Un duo de timbre inouï, permis grâce à l’invitation de Marc Boucher

6
Cirque et opéra à 21h
Scène Loto Québec

le Cirque Éloize présente le cabaret Classica
Avec les chambristes de la Montérégie, les solistes Nathalie Choquette, Gino Quilico, (Soprano et baryton), Nadia Labrie (flûte).

La suite demain samedi 2 juin 2018
Cœur de ville de Saint-Lambert
À partir de 9h : Yoga pour les parents et leurs enfants…

Toutes les infos et le programme du festival Classica 2018
Sur le site officiel Classica 2018

LIRE aussi notre présentation générale du festival Classica 2018